

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 31

Artikel: Une eau de première qualité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dîner. Je croyais leurs vendanges finies, tandis qu'elles commençaient à peine ; j'étais bien un peu confus de mon inopportune arrivée, mais ils me reçurent si bien et ils me l'ont si bien dit de tant de manières que je crois véritablement que je leur ai fait grand plaisir. Nous passâmes le reste de la journée à jaser de l'un à l'autre...

Le lendemain, nous commençâmes la journée par le sermon de M. Vinet. Il prêchait à Montreux et devait venir dîner au Châtelard. M. Marquis avait bien voulu me faire la cheville ouvrière de l'invitation, en sorte que si cela n'avait pas été fort heureux, je dirais que j'étais pris. Ce sermon de M. Vinet, très long, mais très beau, jamais ennuyeux, très développé, très simple et très riche, est certainement son chef-d'œuvre. C'est magnifique. Il a pour sujet « la vie cachée en Dieu ». Nous n'étions pas beaucoup d'auditeurs, mais, étrangers et campagnards de l'endroit, à ce qu'il paraît, gens de choix. Il a fait grande sensation. Le dîner et l'après-midi se passèrent fort bien. M. Vinet fut très bon et très gai ; j'ai eu un grand plaisir à causer à mon aise avec lui. Ce matin, qu'ai-je fait ? Des visites...

En passant et repassant devant certaine vigne où j'avais avisé des vendangeuses auxquelles M. Marquis avait adressé quelques mots devant moi, je les ai saluées ; elles m'ont offert du raisin sur le mur ; je suis revenu ; elles m'ont engagé à venir en prendre moi-même, et me voilà de l'autre côté du mur, dans les ceps. Nous causions, moi le plus innocemment du monde, parlant des vendanges, de la beauté du pays, combien je l'aimais. « Aussi monsieur l'a si bien dépeint », m'entends-je dire tout d'un coup, avec une voix si fine et si douce que, ma foi ! je ne pus m'empêcher de savourer assez bien ce que cette voix disait. En bonne foi, j'avais la plus complète illusion sur mon incognito, et je suis sûr que Marquis ne les avait pas revues. Elles me firent encore, et avec détail, sur le *Canton de Vaud*, sur les *Deux Voix*, sur moi, plusieurs compliments les mieux tournés du monde, d'une manière si imprévue, si simple, si cordiale et si charmante que je serais un ingrat, comme je le leur ai dit, si je n'étais pas content d'avoir fait un livre qui a remporté un pareil prix.

Mais conçoit-on quelque chose de pareil ? Des paysannes, puisqu'on les appelle ainsi, qui vendangent, qui foulent le raisin, qui chargent la brante, je l'ai vu, qui fossoient au printemps, tout le monde me l'assure et d'ailleurs elles me l'ont dit, et qui lisent, qui lisent si bien, qui se rappellent si à propos, qui vous disent des choses si aimables qu'on est tenté de les trouver justes. Et avec cela belles, dignes, Durand dit « sévères »... L'une d'elles te ressemble un peu, et je le lui ai dit : ce fut là toute ma galanterie.

Il est vrai qu'elle voyait bien ce que cela voulait dire, et elle le savait très bien aussi, qu'elle était la plus jolie.

JUSTE OLIVIER.

*

A Madame ma femme.

Si vous étiez, Madame, et moins belle et moins fière ;
Si vous aviez des yeux moins noirs, moins pénétrants,
Un front moins couronné de tranquille lumière,
Un moins simple maintien, des airs plus conquérants ;
Si vous aviez reçu, de moins pure matière,
Cette beauté moins haute, aux secrets bien plus [grands,
Où l'art vient au secours de nature ouvrière
Et, comme les habits, fait les corps différents ;
Si votre esprit de feu ne pouvait tout prétendre ;
Si votre cœur était moins profond et moins tendre ;
Si le bonheur qu'il donne était moins vif, moins doux,
Vous ne me verriez pas noir, maussade, jaloux,
Dur, méchant même ; enfin, dût-on me mener [pendre,
Incapable d'aimer aucune autre que vous.

Juste OLIVIER.

Les deux bébés. — C'est un grand avantage d'avoir deux bébés disait à une de ses connaissances ce bobet de Magnut.

— Ah ! oui, et pourquoi ?

— Parce que, pendant que l'un des deux crie, on n'entend pas l'autre.

La lune de miel du régent. — « Si je t'adore toujours ! disait le jeune régent à sa femme, deux mois après son mariage : tiens, ce matin, pour punir le fils du syndic de son inattention, je lui ai fait écrire cent fois ton nom ! »

On crâno sordâ.

Né pas adî tot pliazi d'itrè sordâ : lâi a dâi niâdzo, dâi croûlo momeint, principalement quand pliaiu à la vësa et que faut tot parâi sè remouâ de plijèce. Dâi momeint que lâi a, on amerâi mî ître dè côte sa boun' amie àobin djuvî à la bourse ào à la bite ào cabaret. Mâ quand lè prècaut, lè colonau, lo caporat, lo générat l'ant de : « En avant ! arrche ! », lâi a pas à repipâ : faut via et rido, sein quie... gâ la gabioûla ! Sér à rein de ronnâ.

Lé sordâ de noutron payî ronnant pas pî trâo, mâ quand pouant avâi dau bon temps ne tirant pas ào renard ; ne sant pas quemet lè Tutche et lè Prussien que l'attuaient ào pecolon tot cein que diant lè gros, crâio que trouperant su dâi vouivre se on lo lau desai et que travèserant l'eins à pî dëtsau. Po dâi sordâ que savant obèi, l'en è. A cein que m'a de ion dâi cousin remouâ de ma balla-chèra, que l'a z'on z'u èta per lè, sant quasu ti quemet on certain Gottelièbe Gri... Gri... diabe lo pas que mè rappelo de clli-nom, d'ailleu clliau nom allemand l'ant onna poûda de grantiau et fotant la sâi rein que de lè z'oûre.

Dan clli Gottelièbe l'etâi sordâ dein onna compagni tutche iô ein avâi assebin dâi z'autro. L'etâi on dzouveno corps de veingtioun'an que n'avâi pas pî on pâi fou pè la frimousse. Resembliâve quasu à onna damuzalla, hormi que l'avâi lo nâ on bocon partadzi : l'etâi z'u tsesi dein son dzouveno temps et s'etâi feindu lo bet, que n'avâi jamé pu sè rapédzi à tsavon. On lo recougnessai du tot lliein à clliau dou nâ. Ci z'i que savâi cein que lè que d'obèi à on'officer ; on lâi arâi coumandâ de terf lo diâblio que vo djuro que l'arâi fè.

Dan, vaitc qu'on dzo — lâi a grand temps de cein : dusse ître l'annâe que mon cousin Frède l'a coumenii ! Ora comptade ! — lo capitaino ie fâ dinse à Gottelièbe : « Gottelièbe, tondreverte, creibe tutche... » ne sè pas quemet, ne pu pas vo dere, câ ie dévesâve ein allemand ; cein voliâve dere : « Gottelièbe, te va parti ein corvée avoué mè ; hardi ; va devant mè et dèpatse-tè d'allâ tant qu'à que té diesso : Halte ! — En avant ! arrche ! » Vaitc mon Gottelièbe que va devant et coumeince à martsî, lè dou grand dâ su la caudoura dâi tsausses, la titâ on bocon ein-an, lo veintré refreint, lo tui ein derrai, et pu hardi : gauche, droite, gauche, droite, sein sè reverf, po cein que lè défeindu... lo capitaino derrâ.

Cinq minute aprî, vaitc on colonau qu'appelle lo capitaino que martsîve adî derrâ po lâi dèmandâ oquie et sè mettant à dèvesâ lè dou, ma fâi rido grantenent ; tant que, quand lo capitaino l'a volu guegnî iô l'etâi Gottelièbe, stisse fasâi adî gauche, droite, qu'on lo vayâ quasu pe rein tant que l'avâi etâi rido. L'atteindâi adî qu'on lâi diesse : halte ! et ma fâi lo quemendant l'a z'u biau bramâ po l'arretâ, lo sordat ne pouâve pe rein l'ôtre câ l'etâi dza trâo lliein et tracie adi sein jamé sè reverf.

Ma fâi, à la né, Gottelièbe etâi pas revegnâi, et nion ne put lo revère peindeint tot lo temps de l'écoula. Lè z'officier sè crayant que l'etâi mor, ào bin que lâi etâi arrevâ oquie et onnaâne aprî on lâi repeinsâve pe rein.

Ma ne vaitc-te pas queinze ans aprî, lo mîmo capitaino, que l'etâi adan générat, ie vâi veni su la tserrâire, de l'autre côté que cllique iô Gottelièbe etâi parti, on sordat que seimbilliâve rido maffi. L'avâi dâi z'haillon tot dévourâ, dâi solâ que n'avant pe rein que lè clliou, on tyépi que lâi restâve justo le bet de la bêqua, onna barba granta de trâi pî, on nâ on bocon partadzi ào fin bet. Lo générat guegnîve clli sordâ, lâi seimbilliâve bin que l'avâi dza z'on z'u vu, ma savâi pas iô ; tot parâi quand ie vâi son nâ feindu, lâi vint onn'idée que l'etâi Gottelièbe que martsîve adî cein que nion ne lâi fe de : halte. Adan ie va vers li et lâi fâ bin fè : « Halte ! »

L'etâi lo momeint de l'arretâ : lo poôro Gottelièbe avâi fè lo tor dau mondo.

Et le Suisse, sarant-te fotu d'ein fere atant ?

MARC A LOUIS.

Une eau de première qualité. — Marc à son ami Fritz, qui revient de l'ascension du Grand Muveran :

— Et tu as trouvé de bonne eau dans ces rochers ?

— Si elle était bonne ! C'est à dire que les bouteilles de Villeneuve que nous y avons tremées n'ont jamais eu autant de succès !

Changement d'enseigne. — « Dites-moi, fait un voyageur à l'aubergiste du village, votre maison ne s'appelait-elle pas, l'année passée encore, *A la Bonne étoile* ?

— Oui.

— Pourquoi la baptisez-vous donc aujourd'hui : *A la Croix* ?

— C'est que je me suis marié.

A un pékin.

(QUI SE LAMENTAIT SUR MES ORIGINES)

Je suis Vaudois et j'en suis fier !...
Té rodzé pi, c'est bien qu'équ'chose,
Quoique vous racontent hier
Que c'est le Flon qui nous arrose !...

En fait de fleuves enchanteurs,
N'avons-nous pas la Chamberonne
Et le Talent où nos auteurs
Vont puiser l'esprit qui fleuronne.

Et comme gouille, là, tout près,
Dans les blés, les seigles, les orges,
Ce bon joujou de lac de Bret
Pour rafraîchir les gens de Morges !...

Et des montagnes, nom de sort !
Regardez-vôz qu'elle épéclée !...
La campagne, du sud au nord,
En est partout enchatelée !...

Depuis le Chalet-à-Gobet
Jusqu'à nos grands Rochers de Naye,
Allez voir, bougre de bobet.
Si ça vaut pas de la monnaie !...

Quand même on manque un peu d'acous
Dans notre pays de Cocagne,
Qu'ils y viennent, ces frelouquets
Qui vont en train sur nos montagnes !...

On pourra bien leur faire voir,
Tout fins batoillons que nous sommes,
Que quand il s'agit du devoir,
On n'en reste pas moins des hommes !...

Qu'ils montent trouver Cherpillod
Ou nos lulus de La Vallée,
Pour recevoir sur le culot
Une terrible émêluée !...

On a beau dire qu'on est mou
Pour être nés sur la molasse,
Ça n'est pas vrai, d'abord, puis... pouh !...
Ce n'est pas ça qui nous tracasse !...

Ces gens qui savent tout blaguer,
Nous combleraient de politesse,
Quand ils auraient pour se droguer
Du Fonjallaz ou du Contesse !

Et sans aller chercher si loin
Les crûs à flamante étiquette,
Si le Vaudois est riche en foin,
Il ne vend pas de la piquette !...